

Yvanec demeura impassible, sans prononcer un mot, sans faire un mouvement, sans détacher les yeux du pluncher sur lequel ils étaient rivés, sans que sa physionomie prit la plus légère expression. Il se renfermait dans ce stoïcisme particulier au peuple breton, et dont aucune puissance au monde ne peut le faire sortir, quand il veut paraître ne pas entendre, ne pas comprendre. C'est là véritablement où l'entêtement breton mérite sa renommée universelle ; c'est dans ces circonstances qu'il se développe avec une énergie inconnue des autres hommes : car l'entêtement du Breton ne consiste pas à s'obstiner dans une opinion, à maintenir cette opinion par le raisonnement, par la parole. L'entêtement est tout entier dans une résistance passive : ne pas parler, ne plus écouter, demeurer calme, froid, stupide comme une statue de pierre. Dans ces moments-là, on couperait un Breton en morceaux sans lui arracher un cri, ni même un tressaillement douloureux.

Kernoë regarda le vieillard ; il attendit ; puis, certain que son père l'entendait sans vouloir le comprendre :

—Si l'on ne revoit pas Jeanne, poursuivit-il, Jeanne sera morte pour tous et personne ne pourra vous accuser. D'ailleurs, en la contraignant à demeurer loin de la Bretagne elle ne pourra jamais nuire à cette cause qu'elle n'a pas trahie, puisqu'on l'en accuse. Laissez-moi emmener Jeanne ; si vous l'exigez, vous ne reverrez jamais ni l'un ni l'autre... Dites, le voulez-vous ?

Yvanec ne bougea pas.

—Si vous gardez Jeanne pour la sauver, vous la ferez horriblement souffrir : elle ne pourra même pas voir la lumière ; elle sera contrainte à se tenir cachée éternellement.

Puis, après un silence :

—Où est Jeanne ? Je vous en prie, dites, où est ma sœur ?

Et comme le vieillard gardait toujours le même et obstiné silence :

—S'il faut que l'un de nous meure, poursuivit le jeune homme, laissez-moi sauver Jeanne, la conduiro en lieu de sûreté, la déposer entre des mains amies, et ensuite, je vous le jure, sur mon salut éternel, je viendrai me remettre à vous pour que vous puissiez me tuer !

Yvanec demeura toujours muet. Kernoë se redressa et s'étreignit le crâne avec ses doigts crispés.

—Où est Jeanne ? s'écria-t-il ! enfin d'une voix tonnante, où est Jeanne ? je veux le savoir, je le saurai.

Et il secoua avec rage la table massive qui était devant lui. Yvanec ne fit pas un mouvement : il avait la même impassibilité de glace.

Kernoë erra au hasard dans la salle, de ce pas de lion enfermé dans sa cage et qui est condamné à ronger, sans le briser, le frein qui le retient prisonnier. Quelques instants s'écoulerent, puis il revint vers le vieillard et, se campant devant lui :

—Au nom de Dieu, s'écria-t-il, dites-moi où est ma sœur !

Et comme le fermier ne paraissait pas avoir entendu, comme il demeurait froidement immobile, le jeune homme leva ses mains vers le ciel, tordit ses doigts enlacés et, avec un mouvement de colère convenue impossible à rendre :

—Oh ! s'écria-t-il, si vous n'étiez pas mon père !

Yvanec se dressa subitement, comme si un ressort violemment détendu l'eût fait sortir tout à coup de son impassibilité.

Son regard sombre se fixa sur le jeune homme...

En cet instant, on entendit un bruit sourd arrivant de loin dans la campagne. C'étaient les paysans qui revenaient de la mer. Le service divin était terminé.

II

LUC.

—Partons, je vous en conjure !

—Non, non !

—Partons !

—No me demandez pas cela ! mais partez, vous, mon ami, partez, je le demande à genoux, je le veux.

—Jamais sans vous !

—Luc.

—Un miracle a permis que je fusso sauvé, Jeanne ! un miracle a permis que je vous retrouve, je ne me sépare plus de vous... Je saurai vous défendre, vous protéger... Jeanne ! Jeanne ! venez, ayez foi en moi ! Oh ! j'aurai assez de force pour atteindre Brest, et alors nous serons en sûreté.

—Non ! non ! fuyez seul ! je ne partirai pas avec vous.

C'était quelques instants avant qu'Yvanec et Kernoë pussent entendre au loin le bruit annonçant l'arrivée des chouans, qu'avait lieu cette scène dans la maison où les deux femmes avaient conduit Jeanne. C'était dans une petite pièce, communiquant avec la salle que nous connaissons par une porte étroite et basse.

Dans cette chambre, il y avait un lit, une table, quelques chaises, le tout entièrement neuf et acheté au dernier pardon.

Un jeune homme au visage fatigué par la douleur, au teint pâli par la perte du sang, aux membres amaigris et au corps encore roidi par de récentes souffrances, se tenait debout près d'une chaise dont il étreignait le bâton supérieur en se penchant en avant. Ce jeune homme, c'était Luc Delbroy, le second de la *Brûle-Gueule*, celui que ses amis croyaient mort depuis le jour de la lutte soutenue contre les Anglais dans la caverne, et contre les chouans sur les falaises.

A demi couchée sur un siège voisin, Jeanne se tenait les mains jointes. Elle avait les yeux rougis, les traits gonflés, le visage empourpré par le sang qui lui montait au cerveau.

La porte donnant dans la salle était ouverte, et dans cette salle on pouvait apercevoir le profil de Ninorc'h et la silhouette de dame Dorotheë, qui toutes deux paraissaient en proie à l'anxiété la plus vive.

—Jeanne, reprit Delbroy après un moment de silence, m'aimez-vous ?

La jeune fille détourna la tête avec un geste empreint de la plus charmante pudeur.

—M'aimez-vous ? reprit Luc en lui saisissant les mains qu'il pressa doucement. Oh ! dites-moi la vérité, Jeanne. Dans un pareil moment, le mensonge serait un crime... Répondez-moi, Jeanne ! nous n'avons peut-être que peu d'instants à vivre tous deux ! M'aimez-vous ?

—Luc !... ne me forcez pas à vous répondre !

—Je vous en conjure... m'aimez-vous ?

—Ah ! la belle question ! s'écria Dorotheë en s'avancant. Si elle ne vous aimait pas, la chère fille, est-ce qu'elle serait près de vous à cette heure ?

—Jeanne, s'écria Luc, vous entendez ! Est-ce vrai ?

—Répondez donc, mademoiselle, dit vivement Ninorc'h : le temps s'écoule, les minutes nous sont comptées à tous.

Jeanne hésitait.

—M'aimez-vous ? répéta Delbroy.

—Oui ! murmura Jeanne.

Puis se redressant et comme prenant un parti brusque :

—Je vous aime ! dit-elle ; oui, je vous aime ; mais alors jurez-moi que vous m'obéirez et que vous allez fuir.

—Sans vous, jamais ! dit Luc.

—Je vous en prie !

—Jamais, vous dis-je ! Vous abandonner pour ne plus vous revoir ! Oh ! je préfère la mort. Qu'elle vienne, je ne reculerai pas !

—Mais je ne puis pas fuir avec vous ! s'écria Jeanne. Abandonner les miens ! abandonner mon père !

—Il a juré de vous tuer et il vous tuera ! interrompit Dorotheë. Venez avec moi, à Telgruc : je vous cacherai, et bien fin qui vous trouvera ! Je défie les plus malins de...

—Partons ! dit Luc. Venez, Jeanne, oh ! venez, je vous aime ! Un prêtre bénira notre union... Venez !

—Non, non ! s'écria la jeune fille. Oh ! laissez-moi mourir ici.

—Alors nous mourrons ensemble !